

ESSAIS INÉDITS

TYPE ORIGINAL

Au Moyen-Age, le troubadour nourrissait la curiosité et chantait : il charmait les veillées par ses poèmes et le récit de ce qu'il avait vu dans ses pérégrinations.

On eut aussi les pages, comme porteurs de nouvelles. Témoin, celui de "Malborough" :

"Aux nouvelles que j'apporte, vos beaux yeux vont pleurer."

L'imprimerie vint suppléer à l'insuffisance du manuscrit.

Après le pamphlet, le journal.

Enfin, le quotidien actuel ne laisse rien à désirer : c'est le nec plus ultra de la publicité.

Pourtant, le croirait-on, il nous reste encore quelques vestiges des temps anciens, le crieur public, par exemple : on ne proclame plus les événements à sons de trompe, ni avec accompagnement de roulements de tambour, mais nous avons conservé la lecture à haute voix des annonces, le dimanche, à la porte de l'église.

Dans nombre de campagnes, on voit une espèce de tribune, à la porte de l'église.

C'est à la publication de ces annonces qu'elle sert, et, — malheureusement, — aux discours politiques aussi.

Dans mon village, il y a quelques années, le crieur était un ancien marguillier, plein de son importance — passée et présente.

Depuis quinze ans, il lisait les annonces à la porte de l'église.

Son poste favori était la véranda, entourant le principal magasin de l'endroit.

Il se dressait majestueusement devant l'entrée principale et faisait face à la place de l'église, l'embrassant tout entière du regard, de la voix et du geste.

Autour de lui les "habitants" se pressaient en riant, dans l'attente des nouvelles et des bons mots.

Si vous aviez vu son air imposant et sa maligne bonhomie.

La lecture de notre homme était on ne peut plus intéressante.

Legouvé, qui a donné les préceptes de la lecture, ne les eût peut-être pas reconnus là : qu'importe, les paysans étaient satisfaits de la chose et y trouvaient leur compte.

Notre marguillier avait pour principe qu'il est au moins aussi difficile de bien lire que... de sonner les cloches, et qu'une bonne lecture comporte autant de tons que les cloches donnent de notes.

C'est dire "qu'il donnait des notes", et des surprenantes : du nez, de la poitrine, de la tête, de partout.

Quand il annonçait à ses compatriotes que Baptiste Leblanc, "du troisième rang", avait perdu un veau, noir et blanc, il était solennel.

Par contre, il avait l'air sardonique en lisant la défense que Petit Pierre Blanchet faisait aux marchands d'avancer à sa femme, Philomène.

L'annonce de vente comportait un ton sérieux.

Il ne dérogeait jamais "à la gravité professionnelle" au point d'aller jusqu'au rire.

Je ne l'ai vu rire qu'une fois, en annonçant que Michel Souci, du "deuxième", avait perdu sa vache et sa fille, et promettait celle-ci à qui lui ramènerait celle-là.

ALFRED.

UNE AFFAIRE MYSTÉRIEUSE

(Suite)

Par une brillante matinée de juin, alors qu'une chaleur torride pesait sur la nature, et que l'on aurait presque entendu les plantes pousser, tant l'atmosphère était tranquille, ils étaient, comme à l'habitude, assis l'un auprès de l'autre dans leur nid de verdure, elle effeuillant pensivement quelque fleur, lui racontant de sa voix aux modulations pleines de charme les aventures à la fois piquantes d'intérêt et de gaieté de sa vie d'Amérique. Soudain, au moment où elle s'y attendait le moins, elle l'avait vu à ses pieds, et le discours qu'il lui avait alors tenu était resté gravé d'une

façon indélébile dans sa mémoire. Oh ! comme ce moment avait été délicieux ! comme elle avait senti son cœur bondir doucement dans sa poitrine ! Comme elle s'était laissée aller, sans contrainte, aux sentiments qu'elle éprouvait depuis le jour où il lui était apparu pour la première fois ! Aussi, reculant que son cœur, elle avait jeté tout à coup ses bras autour du cou de son amant, et pressant cette tête adorée sur sa poitrine brûlante, elle lui avait mis au front un baiser, où elle avait fait passer toute la tendresse de son âme vierge.

En revenant à la maison, elle avait engagé le jeune homme à parler à ses parents, et celui-ci avait promis de le faire à la première occasion.

Le soir même, cette occasion se présenta.

L'amant d'Emérencienne, se croyant assuré de son bonheur, y alla calmement, et fit part aux parents de la jeune fille des projets d'union que tous deux caressaient. Aussi, son étonnement fut-il bien grand, quand il s'entendit répondre par le père de celle qu'il appelait sa fiancée :

— Votre demande nous honore beaucoup, Mme Lucas et moi, monsieur Walter, mais nous ne saurions, pour le moment du moins, consentir à ce mariage. Tout d'abord, vous n'êtes pour nous qu'un étranger, et nous ne connaissons rien de vos moyens d'existence. Au lieu de faire, comme les jeunes gens autour de nous, de prendre un homestead et de vous y établir, vous semblez mépriser le travail et ne songer qu'à mener une vie oisive.

— Mais, monsieur, ma fortune me permet ce luxe. Je suis riche, très riche même, et j'occupe aux Etats-Unis, d'où je viens, une situation très indépendante. Mes parents m'ont habitué à ce genre de vie, et je n'ai jamais songé à en adopter un autre.

— Pardonnez-moi ce que je vais ajouter, M. Walter, mais nous n'avons aucune preuve de ce que vous nous dites. Avant de nous faire part de vos sentiments et de vos projets, vous auriez dû, il me semble, nous donner quelques preuves de votre identité. Les moindres convenances exigent cela.

Comme ce jour où il avait lu ce passage terrifiant dans le journal, le jeune homme pâlit. Il baissa la tête et resta muet.

— Vous comprendrez donc, mon ami, que, d'ici à ce que vous nous montriez quelques papiers, que vous avez sans doute, ou que vous pouvez facilement vous procurer, vous ne pouvez vous attendre à ce que nous entretenions chez vous aucun espoir au sujet de ce que vous nous demandez.

Le jeune homme, qui, pendant ces paroles, avait repris son sang-froid, essaya d'expliquer sa conduite, les difficultés qu'il éprouverait nécessairement à obtenir ces papiers, qu'il avait, malheureusement, oublié d'emporter.

Rien n'y fit. Monsieur Lucas demeura inflexible, et force fut au jeune Américain de se retirer, la rage au cœur.

A la porte, il rencontra Emérencienne :

— Vos parents ne veulent pas de moi pour leur gendre, ma chérie, lui dit-il tout bas. Mais ne désespérez pas, surtout ne dites rien. Demain, venez à la charmille, à l'heure habituelle : je vous y confierai mes projets.

II

Huit jours plus tard, nous retrouvons nos deux amoureux chevauchant côte à côte, au milieu de l'immense prairie qui s'étendait alors entre la ligne du Pacifique Canadien et la frontière des Etats-Unis. C'était presque l'été : les fleurs répandaient lentement leurs parfums rustiques, et les oiseaux, secouant la rosée épanchée sur leurs plumes soyeuses, commençaient à voler çà et là, se devant sous les pieds des chevaux des deux cavaliers.

De temps en temps, la jeune fille portait son mouchoir à ses yeux ; son compagnon se rapprochait alors d'elle et murmurait de douces paroles qui semblaient chaque fois lui apporter quelque soulagement, car elle souriait.

La veille, le jeune homme avait acheté, à la petite ville, les deux meilleurs chevaux qu'il avait pu se procurer. Sur l'un, il avait placé une selle de dame magnifique, sur l'autre une superbe selle mexicaine. Puis, la nuit venue, il les avait emmenés tous deux à la ferme, où, connaissant ses projets et acceptant de s'enfuir avec lui, l'attendait la pauvre Emérencienne.

Quand tout le monde se fut endormi dans la petite maison, elle se leva, endossa sa toilette la plus épaisse et la plus sombre, et, sans se retourner, de peur de sentir le courage lui manquer, elle sortit : à la porte, Georges Walter l'attendait. Sans dire une parole, il la saisit dans ses bras, s'échappant de ses lèvres les pleurs coulant de ses yeux, qu'il adorait, pendant qu'elle murmurait :

— Ah ! mon ami, comme il faut que je vous aime pour accepter une telle extrémité ! Du moins, ne l'oubliez jamais, car cela me tuerait.

Rapidement, Georges la porta, plus qu'il ne l'emmena, du côté de l'endroit où les attendaient leurs montures. Deux minutes plus tard, les deux cavaliers partaient au galop vers le Sud.

Quelle ne fut pas la surprise des parents de la jeune fille, quand ils ne la virent pas paraître, à l'heure du déjeuner ! On fit des recherches de tous côtés, sans résultat. Seul, le père, l'air sombre, était resté dans un coin de la salle commune, sans parler.

Tout à coup, il se leva.

— Je sais où elle est, dit-il, d'une voix sourde. Je le sais si bien que, d'ici à huit jours, elle sera ici de nouveau, je vous le promets.

Et, sans rien ajouter de plus, il sortit, se dirigeant du côté de l'écurie. Là, il harnacha, en silence, ses deux meilleurs chevaux et les mit en voiture, rentra à la maison prendre quelques couvertures et des vêtements chauds, ainsi qu'une certaine quantité de nourriture froide, et, disant laconiquement adieu aux siens, prit le chemin d'Indian Head.

Là il prit des informations : les renseignements qu'on lui donna, le confirmant dans ses premières pensées, sans prendre le temps de reposer ses chevaux, il partit au grand trot du côté de la réserve indienne, dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Trois heures plus tard, il revenait, accompagné de deux Indiens, l'un dans toute la force de l'âge, l'autre plus jeune, tous deux bâtis en hercules et le visage respirant la ruse.

La couverture blanche barrée de rouge et de bleu jetée sur les épaules, la chevelure tressée, nouée de rubans ornés de perles énormes de toutes couleurs, de superbes plumes d'aigle fièrement plantées dans leurs chevelures, la ceinture de cuir ornée aussi de perles et de clous de cuivre, leur ceignant la taille, le pantalon de cuir à franges leur protégeant les jambes, et les mocassins au cuir disparaissant sous les perles, enfermant leurs pieds d'une remarquable petitesse, ils avaient un air magnifique sur leurs montures, si basses que, lorsqu'elles galopèrent, les pieds des cavaliers touchaient terre. L'Indien, montant rarement un cheval sans selle, les deux dont nous parlons en avaient chacun une superbe, toute garnie de perles, de clous, de rubans, etc. Une carabine en travers du cou de leur monture, un revolver et un poignard à leur ceinture, complétaient leur équipement.

(A suivre)

A.-H. DE TREMAUDAN.

ÉPURONS NOTRE LANGUE

Ne disons pas :	Disons :
Une "bouque" d'or	Une boucle d'or
Fixer des "braquettes"	Fixer des "broquettes"
Se battre à "bras-le-corps"	Se battre à "bras-le-corps"
Les acrobates portent des "brayets"	Les acrobates portent des "maillets"
Que "brettez"-vous ici	Que "faites"-vous ici
La "breume" abonde à Londres	La "brume" abonde à Londres
Tu travailles dans une "briquade"	Tu travailles dans une "briqueterie"
Les "brokers" ne me disent rien qui vaille	Les "courtiers" ne me disent rien qui vaille
Une peau de "buffalo"	Une peau de "buffle"
Cet homme dépense le "butin" de sa femme	Cet homme dépense les "biens" de sa femme